

dit « vent dessus, vent dedans », il se disait, à mesure qu'il avançait sur la route, qu'il ne pourrait passer le pont sans tomber, vu qu'il voyait trente-six chandelles.

Il s'arrêta alors en disant :

Mon petit bon Dieu, laissez-moi passer :  
Je n'irai plus au cabaret.

Il passa le pont en tremblant, et il eut la chance de ne pas tomber à l'eau, mais, une fois en sûreté chez lui, il dit.

Plus rien qu'une fois, mon petit bon Dieu,  
Plus rien qu'une fois.

(Conté par Jeanne Lecomte, de Soudan, 1883.)

## LXX

### PERROTTE ET L'ENFANT DE CHŒUR

Il y avait autrefois une bonne femme de campagne appelée Perrotte, qui allait tous les jours faire sa prière à saint Joseph dans l'église du bourg. Elle la faisait même tout haut, demandant en détail tout ce qu'elle désirait.

Un malin enfant de chœur, ennuyé de l'entendre dire toujours la même chose, entra dans l'église après elle, et se glissa, sans être vu, derrière la statue de saint Joseph, qui, comme de coutume, était accompagné de l'enfant Jésus.

Notre Perrotte se mit à prier tout haut, demandant au bon saint Joseph de lui envoyer chaque jour ce qu'il lui fallait, et elle détaillait chaque chose, en disant : « Mon bon saint Joseph, donnez moi, s'il vous plaît, tous les jours, du pain, du fricot, et une bonne bouteille de vin. » L'enfant de chœur, pour s'amuser, répondit tout haut : « T'auras du pain, t'auras du fricot, mais t'auras point de vin. »

— Tais-tà, tais-tà, p'tit fils de sot, reprit Perrotte fâchée, et croyant que c'était le petit Jésus qui parlait ; laisse causer ton père, il sait mieux que tâ c' qu'il me faut. »

(Conté par M<sup>me</sup> Fraud, contre-maîtresse d'atelier, 30 octobre 1905.)

## LXXI

### LE POU

Il était une fois un roi qui avait perdu sa femme ; il lui restait une fille unique, de beauté rare.

Le roi se faisait peigner chaque matin par sa fille ; un jour, il se trouvait quelque chose de pas ordinaire, et ne faisait que se gratter. Il voulut aussitôt se faire peigner par sa fille ; elle le fit, et trouva un pou d'une taille extraordinaire.

Le roi fut si surpris, qu'au lieu de le tuer, il voulut qu'on le mit dans une boîte pour l'élever. Il était si choyé et si bien nourri, qu'il mourut au bout de quelque temps. Il était tellement gros, que le roi fit tanner sa peau, dont on fit une paire de gants.

La jeune princesse était aimée par un riche et beau prince, qui s'appelait le prince de Carnos, mais son père ignorait cet amour.

Comme la princesse avait près de seize ans, le roi lança un édit, par lequel il disait que celui qui devinerait de quelle peau étaient faits ses gants aurait la princesse en mariage.

La jeune fille fut désolée ; elle supplia en vain son père de renoncer à son projet, car elle aimait le prince de Carnos, qui lui avait juré un amour éternel.

Elle le fit venir secrètement, et lui révéla le nom de la peau des gants, l'autorisant à se présenter pour deviner, mais en disant d'abord de la peau de souris, ensuite de la peau de puce, et enfin de la peau de pou, afin de ne pas avoir l'air instruit d'avance. Le prince la remercia, lui promit de suivre ses conseils, et la princesse espérait le voir paraître un des premiers.

Le jour dit, le roi monta sur son trône, ayant sa fille près de lui, et les gants furent déposés sur un coussin de velours devant lui.

Tous les princes du monde et les fils de roi sont donc accourus pour prendre part au concours. On avait trois coups pour deviner. Mais princes, fils de rois, ducs et comtes, parurent en vain, ils nommèrent toutes sortes de peaux, personne ne devina.

Vinrent ensuite les gentilshommes, puis les bergers... personne ne devina.

La princesse se désolait, en voyant l'absence du prince, et disait tristement : « Ah ! prince de Carnos que j'aime tant... et que je n'aurai jamais ! »

Et rien ne paraissait, que les gens du peuple à présent, et les artisans, forgerons, tailleurs, savetiers... qui s'en retournaient tous, sans aucun résultat.

Toute la ville et le monde y avait passé, quand il se présenta un chaudronnier ambulancier Auvergnat, noir, sale, barbouillé de la tête aux pieds, qui criait dans son patois :

« Chaudron ! chaudron à raccommoder ! »

Il demanda pourquoi les portes du palais étaient ouvertes, et pourquoi les gens en sortaient d'un air si piteux. Les domestiques

ne voulaient pas le laisser entrer, mais il dit alors qu'il voulait concourir aussi :

« Puisqu'il y a un édit du roi, dit-il, j'ai le droit d'y venir comme les autres, et vous ne devez pas m'en empêcher. »

Le roi se leva au bruit et dit : « Qu'on laisse entrer cet homme ! »

Les gardes le menèrent en riant dans la grande salle où la princesse était assise auprès de son père. Quand elle vit entrer l'Auvergnat, elle se mit à pleurer, en disant que ce rustre ne devait pas être admis ; mais le roi répondit que le concours était pour tout le monde, et que le chaudronnier avait le droit d'essayer.

Quand il fut près du roi, il prit les gants, qu'il regarda de près.

« Ça sera pas difficile à deviner ça .. Ça doit être de la peau de souris...

— Non, dit le roi.

— Jé vais bien deviner, dit-il.

Et tout le monde riait.

— Alors, si ce n'est pas de la peau de souris, c'est d' la peau de puce ! »

— Pas tout à fait, dit le roi.

— Alors, si ce n'est pas d' la peau d'puce, c'est d' la peau de pou ! »

Tout le monde applaudit, et le roi lui dit :

« Vous avez deviné, vous avez la main de ma fille. »

Le chaudronnier s'avança pour prendre la main de la princesse, mais elle le repoussa en pleurant. Son père lui dit alors que puisque c'était écrit, elle devait obéir à sa volonté, de sorte qu'elle se résigna.

Le roi les fit marier aussitôt dans la chapelle du palais, mais on fit des noces tristes, sans robes à grand éclat, sans parures ni bijoux. La princesse avait une robe simple et une simple alliance en or, mais il n'y eut aucune fête au palais.

Dès le jour du mariage, sitôt la cérémonie terminée, le chaudronnier la fit monter dans sa charrette pleine d'affaires à raccommoder, disant qu'il fallait aller gagner sa vie et ne pas rester à ne rien faire.

Ils firent ainsi plus de soixante lieues de route, s'arrêtant dans tous les bourgs qu'ils rencontraient en chemin, pour demander de l'ouvrage. La princesse pleurait tout le long du chemin, et le chaudronnier lui disait rudement qu'une honnête femme ne devait point avoir l'air triste le jour de ses noces.

Pour ne pas l'irriter, car elle en avait peur, elle regardait les champs qu'ils traversaient, et demandait à qui ils appartenaient.

« Au prince de Carnos, madame. »

Quand elle voyait un château, elle soupirait et demandait :

« A qui est ce beau château ? »

— C'est au prince de Carnos, madame.

— Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais !... »

Plus loin, ils virent un beau château, bien plus beau encore que l'autre ; et elle demanda encore :

« A qui est ce magnifique château ? »

Et l'Auvergnat répondit :

« C'est au prince de Carnos, madame.

— Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant, et que je n'aurai jamais ! »

Plus loin encore, ils arrivèrent dans un bourg où se trouvait un château, le plus beau de tous. Le chaudronnier dit que c'était celui-là que le prince de Carnos habitait.

Et la princesse répétait toujours :

« Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant, et que je n'aurai jamais ! »

Quand elle disait cela, il lui répondait durement qu'elle était sa femme à présent.

Arrivé au milieu du bourg, il arrêta sa charrette et dit :

« Madame, il y a longtemps que je ne me suis arrêté ici, je vais y rester. »

Il la conduisit dans une cabane pas trop sale, mais bien pauvre ; il dit alors à la princesse de se coucher, puisqu'elle paraissait fatiguée, et que lui allait à l'écurie soigner son cheval.

Elle dormit à peine et se leva dès le matin ; l'Auvergnat lui dit de lui faire la soupe ; la princesse répondit qu'elle ne le savait pas.

« Ah ! pardieu ! dit-il, je vois bien que les demoiselles ne savent rien faire ; il faudra bien que vous appreniez, madame. En attendant, jé vais voir le pays. Le prince de Carnos se marie aujourd'hui ; comme jé suis connu, et qu'on m'aime au château, jé vais demander aux domestiques ; j'aurai de quoi manger aujourd'hui, ce sera inutile de faire la cuisine. »

Il sortit et rapporta dans un panier des mets fort propres ; ils mangèrent ensemble, mais la pauvre princesse ne pouvait rien prendre, tant elle avait le cœur gros.

Sitôt le déjeuner fini, le chaudronnier monta dans sa carriole et partit avec ses chaudrons en disant qu'il serait peut-être absent deux ou trois jours.

La princesse fut d'abord contente d'en être débarrassée ; elle se

promena autour de la chaumière ; le soir vint, et son mari ne revenait pas.

Une suivante du château arriva alors avec de bons plats : « Voilà, madame, ce que vous envoie le prince de Carnos. »

La princesse ne mangea pas, car depuis qu'elle était partie elle ne mangeait guère et ne faisait que pleurer.

L'Auvergnat ne revenait point. Toute tremblante, elle l'attendait pour dîner, et commençait à s'inquiéter.

A la fin, elle se mit à prendre un peu de nourriture ; pendant qu'elle mangeait, arriva une dame suivante du château, qui lui dit :

« Comme on connaît votre mari, si vous voulez venir visiter le château, venez le voir pendant qu'il est en fête, pour recevoir Madame la princesse de Carnos, la plus belle princesse qu'on puisse voir. Le prince l'a épousée dans son pays et ils reviennent ce soir. »

Elle se laissa persuader et s'en alla avec la suivante, le cœur bien gros à la pensée d'avoir dit au prince en quoi étaient les gants. Elle se disait que le prince ne l'aimait plus (si même il l'avait jamais aimée), puisqu'il n'était point venu.

Elle se rendit donc au château ; on la mena d'abord voir le salon, puis la salle à manger, où il y avait cent cinquante couverts dressés et un orchestre. C'était beau, magnifique, partout des tapis et des ornements.

Quand elle eut vu tout cela, on lui dit de monter, c'était plus magnifique encore.

On lui montra les appartements de la princesse.

Sous des rideaux de soie, sur des meubles tout dorés, étaient exposés la robe de mariée et la couronne de princesse, puis des écrins, de grands coffres tout remplis de diamants, de rubis, etc.

Elle soupirait en voyant toutes ces richesses.

La suivante la regardait et pensait :

« Le prince ne trouvera pas une princesse plus jolie que celle-ci. Qui va-t-il nous amener ? » car il avait dit, en partant, qu'il reviendrait avec sa femme, et on l'attendait encore.

Dans le cabinet de toilette, il y avait une parure de nuit ravissante, avec de merveilleuses dentelles, puis des robes de soie de toutes les couleurs, des satins, des broderies, etc.

— Mais enfin, quand donc a lieu ce mariage ? dit la princesse.

La suivante répondit qu'il devait être fait et qu'on attendait Monseigneur.

— Il y a encore à voir la chambre à coucher, dit-elle.

Elle lui fit voir alors l'habit de noces du prince, couvert de dia-

mants. Rien n'était plus galant et plus riche que le lit de satin rose, couvert de dentelles, mais la princesse le regardait à peine.

Au pied du lit était le portrait en pied du prince de Carnos, qu'on eût dit vivant, et elle ne put s'empêcher de songer, en s'écriant :

« Ah ! prince de Carnos, que j'aimais tant et que je n'aurai jamais ! »

Elle allait tomber sans connaissance, quand une porte s'ouvrit et le prince lui tendit les bras en disant :

— C'est vous qui êtes ma femme ! Si je m'étais déguisé en chaudronnier auvergnat, c'était pour vous éprouver et savoir si vous m'aimiez autant que je vous aimais !

Il se mit alors à ses genoux, en lui demandant pardon de la souffrance qu'il lui avait causée.

« Tout ici est à vous, dit-il ; cette toilette, revêtez-la. »

On l'habilla des splendides habits qu'elle avait vus et admirés ; toutes les cloches carillonnaient et ils se rendirent à l'église. Il y eut une noce splendide, et le prince la présenta à toute la cour.

MARIE-EDMÉE VAUGEOIS.



## CHANSONS FRANÇAISES EN PAYS BRETONNANT

### I

#### LA BERGÈRE ET LE MONSIEUR

Là-haut, là-haut sur ces montagnes,  
Il y a des moutons blancs,  
Celui que mon cœur aime,  
Celui que mon cœur aime tant.

La bergère qui les garde  
Est habillée tout en blanc,  
Celui que mon cœur aime  
Est habillé tout en blanc,  
Celui que mon cœur aime tant.

— Je ne gagne pas grand'chose (*bis*),  
Cinq à six cents francs par an,  
Celui que mon cœur aime,  
Cinq à six cents francs par an,  
Celui que mon cœur aime tant.

— Venez avec moi, la belle (*bis*),  
Je vous en donnerai autant  
Et l'argent d'un cotillon blanc,  
Celui que mon cœur aime,  
Celui que mon cœur aime tant.